



UvA-DARE (Digital Academic Repository)

Le roi et l'exil

Les relations de Charles de Gaulle avec les Juifs jusqu'en 1940

Foucaud-Royer, E.A.J.

Publication date

2019

Document Version

Other version

License

Other

[Link to publication](#)

Citation for published version (APA):

Foucaud-Royer, E. A. J. (2019). *Le roi et l'exil: Les relations de Charles de Gaulle avec les Juifs jusqu'en 1940*. [, Universiteit van Amsterdam].

General rights

It is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), other than for strictly personal, individual use, unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

Disclaimer/Complaints regulations

If you believe that digital publication of certain material infringes any of your rights or (privacy) interests, please let the Library know, stating your reasons. In case of a legitimate complaint, the Library will make the material inaccessible and/or remove it from the website. Please Ask the Library: <https://uba.uva.nl/en/contact>, or a letter to: Library of the University of Amsterdam, Secretariat, Singel 425, 1012 WP Amsterdam, The Netherlands. You will be contacted as soon as possible.

Epilogue

« Il a traversé le siècle avec des yeux de prophète de l'Ancien Testament »

A. Peyrefitte

I. Des affinités non électives

Ce ne serait pas rendre complètement justice à l'histoire et aux hommes que de présenter le Charles de Gaulle des années 1930 comme le contrepoint exact du personnage qu'il avait été une décennie plus tôt, ni d'affirmer qu'il se retrouva, à la faveur de cette évolution, en totale dissonance avec son milieu d'origine.

Afin de comprendre bien le dernier stade de sa formation d'homme d'Etat, il faut encore signaler qu'il ne s'était jamais confondu inconditionnellement avec la droite monarchiste et catholique qui forme le fond de sa sensibilité politique. Si son affiliation à l'Action Française fut bien réelle, et sans nul doute sincère, elle ne fut par contre ni officielle, ni, surtout, exclusive – ce qui explique qu'on ait pu la minimiser.

Cette distance prudente que Charles de Gaulle garde avec le maurrassisme est bien rendue par une saillie spirituelle entendue par plusieurs témoins : « Maurras eut tellement raison qu'il en est devenu fou »⁶³⁷. Propos rempli d'ambiguïtés qu'on aurait tort de ramener à une simple boutade destinée à évacuer un sujet brûlant. Plus profond qu'il n'y paraît, il montre comment l'excès d'une logique, à partir d'une réalité juste mais limitée, peut mener droit à l'erreur. Partant, que les idées ne peuvent prétendre seules gouverner la politique. Voilà pourquoi, lorsque l'Action Française se radicalise dans les années 1930, de Gaulle opte de son côté pour l'ouverture vers une diversité d'expériences nouvelles qui seront autant de jalons de ses succès à venir.

Qu'on considère une lettre expédiée depuis Trèves en 1925.

Monsieur,

Je prends la liberté de vous adresser une étude sur les bases de notre doctrine de guerre que la « Revue Militaire Française » publie sous ma signature. Si vous voulez bien la lire, vous y verrez exprimer les préoccupations que causent à un certain nombre d'officiers, – dont je suis, – l'orientation trop dogmatique et absolue que prend, une fois de plus, notre haute pensée militaire.

⁶³⁷ Le propos est entre autres cité par Pierre Boutang, *Maurras, la destinée et l'œuvre*, Paris : La Différence, 1994, p. 606.

Ce n'est pas à vous, Monsieur, qu'il faut démontrer les périls de ces tendances, malheureusement classiques dans notre armée. Je sais, pour vous lire assidûment, que vous les apercevez très nettement et les avez soulignées à maintes reprises. Je vais servir la bonne cause en prenant à ce combat une part modeste mais décidée.

Comme vous le savez on travaille beaucoup actuellement, et avec fruit, à l'École Supérieure de guerre d'où je suis tout récemment sorti : Comment faire pour détourner cette noble et nécessaire institution de s'engager, par excès de dogmatisme, dans la voie qui conduit en tactique, puis en stratégie, à l'arbitraire et à l'exagération !

J'espère trouver un jour prochain, Monsieur, l'occasion de me présenter à vous. C'eût été fait avant mon départ de Paris pour l'Armée du Rhin, si, à ce moment, vous n'aviez été absent, parti pour suivre cette campagne espagnole du Rif dont vous avez publié des relations d'un si puissant intérêt.

Je vous prie de bien vouloir agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute et très distinguée considération.

C. de Gaulle⁶³⁸

A qui furent destinées ces lignes ? A un membre influent de la droite catholique et conservatrice ? Non pas. Elles furent écrites pour Réginald Kann, chroniqueur militaire de son état, israélite de confession, qui dans le numéro du 31 mars 1925 du *Temps* (ancêtre du *Monde*) ferait bientôt paraître un article sur « Le Dogmatisme dans l'armée », directement inspiré d'une certaine étude de la *Revue Militaire Française*. Charles de Gaulle expédie sa demande quasiment un an jour pour jour après avoir fait parvenir à Maurras un exemplaire dédicacé de son premier opus pour lui faire part de son admiration et rechercher son soutien. Autant dire qu'au moment même où il se trouve le plus impliqué dans les cercles Action Française, il emploie son énergie à promouvoir ses idées dans des cercles opposés, avec un empressement et une discrétion – les deux ayant ici partie liée – comparables.⁶³⁹

On peut, bien sûr, nuancer les faits. S'il est vrai que Réginald Kann était juif, fils d'un trésorier de l'Alliance Israélite Universelle, démissionnaire de l'armée pendant l'affaire Dreyfus, et si sa mort prématurée au moment de la guerre du Rif au Maroc (où il avait repris du service) allait faire l'objet d'une nécrologie élogieuse dans *L'Univers israélite*⁶⁴⁰ ; si les maurrassiens le désignèrent à l'occasion comme « le correspondant juif du *Temps* »⁶⁴¹ (*Le Temps* lui-même, « organe de la bourgeoisie cossue » selon une formule de Jules Lemaître⁶⁴²,

⁶³⁸ *LNC I*, p. 604.

⁶³⁹ De la même manière, note Eric Roussel, de Gaulle visitera le Club du Faubourg, « repaire de pacifistes et d'anticléricaux », parallèlement à ses lectures au Cercle Fustel de Coulanges. Eric Roussel, *Charles de Gaulle, op. cit.*, p. 69.

⁶⁴⁰ *L'Univers israélite*, 9 octobre 1925, p. 58.

⁶⁴¹ *L'Action française*, 9 octobre 1910.

⁶⁴² Formule régulièrement reproduite par *L'Action française*, comme dans les exemplaires du 26 septembre 1936, du 13 août 1927 ou du 6 septembre 1934.

étant rangé parmi les « journaux adverses »⁶⁴³) – il est également vrai que *L'Action française*, le 2 octobre 1925, publiera à son tour une nécrologie du « colonel Réginald Kann » d'où toute mention religieuse sera absente, pour se contenter de rappeler ses faits d'armes et le « grand nombre d'articles critique militaire » rédigé pour « notre confrère [*Le Temps*] ». Par conséquent, dire qu'entre *L'Action française* et *Le Temps* (journaux dans lesquels de Gaulle bénéficiera d'une couverture en tout point similaire jusque et y compris les événements de juin 1940, et qui sera lui aussi interdit après la guerre) l'écart était à cette époque infranchissable serait exagéré. Reste que, indubitablement, l'ambitieux militaire joue là sur deux tableaux distincts.

Si bien que nous voilà amenés à nous reposer la question, non pas de la réalité d'une alliance avec l'Action Française, bien établie, mais de sa signification. Un des hommes les mieux placés pour juger de la question, Edmond Michelet – plusieurs fois ministre sous les présidences de Gaulle et Pompidou, mais avant tout ancien maurrassien de sensibilité catholique sociale – nous a livré sur ce point un jugement perspicace. A la question, un temps débattue, de savoir si de Gaulle collabora ou non à *L'Action française*, il répond :

Je n'en sais rien ; ce qui est sûr, c'est qu'il a plus tard collaboré à *l'Aube*, le journal de ceux qui sont devenus les démocrates chrétiens. C'est encore un des points par lesquels je me sens si près de lui : en partant de raisonnements légèrement différents peut-être, nous sommes passés tous deux de l'opposition pratiquement négative de l'Action française à quelque chose qui ressemblait beaucoup à l'entrée dans la République. Ceci par l'intermédiaire de ce mouvement qui se formait autour des Dominicains de Latour-Maubourg et du vieux Francisque Gay avec le journal *l'Aube*. Je sais qu'il était considéré par le petit groupe des amis de « Sept » comme un de nos sympathisants. Le général, persuadé de la nécessité de sa doctrine militaire, essayait de la faire admettre par tout le monde ; mais il est bien évident qu'il a trouvé bien plus de compréhension dans la gauche que dans la droite ; celle-ci était restée très conservatrice, très réactionnaire ; en dehors de *l'Echo de Paris* qui soutenait sa fameuse thèse sur l'armée de métier, l'armée motorisée, c'est surtout Philippe Serre, le journaliste républicain, qui s'est efforcé de diffuser ses théories.⁶⁴⁴

Voilà qui éclaire singulièrement le chemin qu'emprunte l'écrivain militaire dans l'entre-deux-guerres, et met en perspective l'élargissement du gaullisme naissant vers de nouveaux horizons dans lesquels agissaient alors une bonne part de personnalités juives. Au-delà de la question d'une collaboration effective avec le mouvement maurrassien, c'est la nature et la portée d'une telle collaboration qui est ici posée. Et il est clair que Charles Maurras, pas davantage que Pétain (ni bien entendu Mayer), ne brilla jamais seul dans le firmament

⁶⁴³ Albert Marty, *L'Action française racontée par elle-même*, Paris : Nouvelles Editions Latines, 1986, p. 233. Le journal avait pris parti contre Maurras au moment de la lettre à Schrameck de juin 1925.

⁶⁴⁴ Edmond Michelet, *La querelle de la fidélité*, op. cit., pp. 20-21.

gaullien – où semble avoir régné sans partage une figure d'allégorie de la France qui emprunte beaucoup de ses propres traits.

II. L'éclectisme de la culture gaullienne

Certaines affinités intellectuelles plus authentiquement chrétiennes, plus ouvertement recherchées, comme celle qui le lia à Jacques Maritain, plaident dans ce sens. Maritain, authentique philosémitte, époux d'une Juive convertie au catholicisme et partisan de ce qu'on pourrait appeler le *judéo-christianisme*, avait dès 1910 rencontré Henri de Gaulle qui lui aurait proposé (sans succès) un poste de philosophie à l'école Sainte-Geneviève. En 1936, il dénonçait les dérives totalitaires et poursuivait le projet, dans la lignée de Paul Viollet, d'embrasser dans un christianisme renouvelé l'héritage monarchique avec celui de la Révolution.⁶⁴⁵

Soutien du gaullisme dès 1940, avec une ferveur qui n'exclut pas le sens critique, de Gaulle lui gardera une fidélité d'autant plus réelle qu'il apprécie son talent littéraire. C'est lui qui insistera pour le nommer ambassadeur au Vatican en 1944 : « Pour leur faire comprendre que la France est aujourd'hui la chrétienté »⁶⁴⁶. Une amitié, ou une admiration, qui recentre nettement le personnage comme en témoigne un courrier de Jacques Maritain envoyé de New York le 21 novembre 1941 :

Je pense que la mission immense que la Providence a dévolue au mouvement dont vous êtes le chef est de donner au peuple français, dans la conjoncture inouïe que lui apporteront, après une infortune et une humiliation sans précédent, la victoire sur l'ennemi et la liquidation de toutes les forces qui ont fait et font son malheur, une chance de réconcilier enfin le christianisme et la liberté, et du même coup ces deux traditions de fidélité spirituelle et d'émancipation temporelle, la tradition de Saint Louis et celle de la Déclaration des Droits, que de part et d'autre de funestes erreurs ont opposées l'une à l'autre, et dont le conflit nous déchire depuis tant d'années, et où sont engagées des vérités, des gloires et des valeurs humaines qui nous sont pareillement chères.⁶⁴⁷

En fin de compte il semble que Charles de Gaulle, rejoignant une tendance attestée chez les catholiques français, ait tout à la fois partagé bon nombre d'idées de l'Action Française tout en étant rétif au dogmatisme excessif de son initiateur. Proche par la sensibilité, quoique nettement plus idéaliste, François Mauriac se décrira de même comme « un adversaire du

⁶⁴⁵ Voir Alain Larcen, *De Gaulle inventaire*, op. cit., p. 527.

⁶⁴⁶ *Ibid.*, p. 532.

⁶⁴⁷ Lettre à Charles de Gaulle, 21 novembre 1941. Correspondance entre Jacques Maritain et le général de Gaulle, 1941-1942, dans *Cahiers Jacques Maritain : Le philosophe dans la guerre 1939-1945*, avril 1988 (n° 16-17), pp. 62-63.

nationalisme intégral et de Charles Maurras », tout en reconnaissant que c'est parce qu'il aura dans le même temps suivi « sans doute comme de Gaulle lui-même dans *l'Action Française*, l'analyse implacable de la vie parlementaire française » qu'il adhéra ensuite au gaullisme⁶⁴⁸.

« La grandeur de de Gaulle », note l'écrivain le 2 juillet 1958, « c'est qu'issu d'un milieu patricien, formé aux mêmes disciplines que les autres chefs militaires français, enclin par tradition et par goût à entendre les leçons des maîtres du nationalisme (...) : il n'a jamais essayé de mutiler cette France que les siècles ont faite, la France des Croisades, mais celle aussi des Droits de l'Homme »⁶⁴⁹. « Il n'y a que les chrétiens de notre génération pour savoir qui est de Gaulle », confiait de même un fidèle gaulliste à l'écrivain bordelais, « car il a hérité à la fois du Sillon et de l'Action Française. Il a bu aux deux sources adverses et les a réconciliées en lui, mais c'est aussi pourquoi il reste seul »⁶⁵⁰.

« Tout le général », conclut Michelet, « est dans ce dualisme : Maurras-Sangnier ». En prenant soin de préciser que « dans les milieux de la jeunesse catholique, Sangnier n'était pas considéré comme le grand homme : c'était un prodigieux orateur mais, au fond, un politique assez mince ; il agissait uniquement par les sentiments, il avait des intuitions »⁶⁵¹.

C'est à peu près mot pour mot l'opinion qu'en aura de Gaulle lorsqu'il lâchera devant son aide de camp, Claude Guy : « Voyez-vous, Mauriac a adhéré une fois pour toutes et demeurera toujours attaché à cette représentation de l'univers, à des choses où les réalités ne tiennent aucune place. Pour lui, Marc Sangnier et le Sillon représentent un sommet ; je veux dire : une philosophie qui revient pratiquement à ceci : une immense générosité verbale, une délectation dans l'impuissance, un enivrement dans l'incapacité »⁶⁵². Il est par conséquent patent que de Gaulle, homme de pouvoir plus qu'homme de plume, ne s'investit jamais réellement dans ces mouvements qui ne l'intéressèrent qu'en tant qu'ils fournissaient la matrice d'une synthèse, à une époque où cette synthèse était – ce qu'elle n'était pas encore du temps de Paul Viollet – devenue envisageable⁶⁵³. Mais par l'action politique directe bien plus que par un engagement intellectuel : la lettre de Maritain, reçue en 1941, le montre suffisamment.

⁶⁴⁸ François Mauriac, *De Gaulle*, Paris : Grasset, 1964, pp. 85-86.

⁶⁴⁹ François Mauriac, *Le nouveau Bloc-notes, 1958-1960*, Paris : Flammarion, 1961, p. 71.

⁶⁵⁰ André Séailles, François Mauriac et Charles de Gaulle, *Espoir*, 1977 (n°18).

⁶⁵¹ Fondé par Marc Sangnier en 1894 dans la lignée du catholicisme social, le mouvement du « Sillon » avait pour objectif de rapprocher la classe ouvrière et la République de la religion romaine. Trop libéral au goût du Vatican, il sera condamné par lettre pontificale en 1910 et cessera d'exister. *Ibid.*, p. 26.

⁶⁵² Claude Guy, *En écoutant de Gaulle*, *op. cit.*, p. 339.

⁶⁵³ Le colloque « La jeunesse et la guerre », organisé par la Fondation Charles de Gaulle, contient deux contributions allant dans le sens d'une influence du Sillon et du *Correspondant* sur le futur homme d'Etat par Odile Gaultier-Voituriez et Odile Rudelle. *Charles de Gaulle, la jeunesse et la guerre 1890-1920*, *op. cit.*, pp. 65-72 et pp. 73-80.

III. L'ambivalence de la culture chrétienne

On a montré combien de Gaulle, qui évoque à l'occasion lui-même « cette France crucifiée que tous ensemble nous avons rendue à la vie »⁶⁵⁴, fonctionne essentiellement sur le paradigme chrétien de l'incarnation. « Il ressentait le déshonneur de son pays comme peu d'hommes peuvent ressentir quelque chose », ira jusqu'à affirmer la romancière Mary Borden, épouse du général Spears. « Il avait littéralement pris sur lui, endossé cette honte comme le Christ les péchés du monde ». Son fils Philippe, qui rapporte le propos – « assez juste bien qu'un peu forcé quand même » – se souviendra avoir vu plusieurs fois, dit-il, son « père souffrir, je dirais physiquement, à divers moments dramatiques que la France a connus pendant ou après la guerre, comme d'une véritable blessure qu'il aurait reçue au flanc »⁶⁵⁵. Digne reflet du « désespoir de petite fille » de sa jeune mère « à la vue de ses parents en larmes » au moment de la défaite de Sedan, en 1870⁶⁵⁶.

Car on remarque à l'évidence que l'ambivalence de ses positionnements envers les Juifs, et au-delà envers la modernité libérale, découle directement de son éducation chrétienne. Une curieuse lettre, expédiée fin 1956 à André Figueras illustre le fait de manière étonnante. Au moment de refermer sa *Zoologie du Palais Bourbon*, brûlot antiparlementaire qui s'ouvre sur cette phrase : « Qu'est-ce que le régime parlementaire français ? C'est un système dans lequel la dictature est exercée par 314 personnes », prenant grand soin de les épingler toutes dans la suite, gaullistes y compris, moins la figure du Général que Figueras prend soin d'associer à son « mépris »⁶⁵⁷ – de Gaulle répond à son auteur pour le remercier de son envoi :

Mon cher Figueras,

Votre Zoologie est féroce. Votre talent est évident. Tout de même, l'expérience m'a prouvé qu'il y a en chacun quelque chose qui n'est pas bas. “Omne eus est bonum” comme disaient les scholastiques.

Bien cordialement,

Charles de Gaulle⁶⁵⁸

⁶⁵⁴ Lettre tapuscrite signée, non datée, conservée à la bibliothèque Doucet (Ms 46627, autorisation de M. François Bruller) :

« Monsieur,

Je vous remercie de l'hommage que vous m'avez fait de ce petit livre.

Votre talent y a donné une vérité saisissante à l'image de cette France crucifiée que tous ensemble nous avons rendue à la vie.

Acceptez mes bien vifs et sincères compliments, avec l'expression de mes sentiments les meilleurs.

C. de Gaulle »

⁶⁵⁵ Philippe de Gaulle, *De Gaulle mon père*, tome 2, *op. cit.*, pp. 215-216.

⁶⁵⁶ *MG* p. 10.

⁶⁵⁷ « Celui que de Gaulle appelle, avec quel mépris dans l'apostrophe, “l'Edgar Faure” ». André Figueras, *Zoologie du Palais Bourbon*, Rennes : Libres propos, 1964, p. 86.

⁶⁵⁸ Lettre du 4 décembre 1956 citée dans André Figueras, *Les origines étranges de la V^e République*, Paris : Les presses du mail, 1962 (hors-texte n°12).

Ce curieux document, une fois encore absent – faut-il encore s'en étonner ? – de la correspondance publiée alors même qu'il fut rendu public par son destinataire dès 1962, a pu constituer une gêne pour le gaullisme en ce qu'il rappelait un lien, moins de deux ans avant 1958, avec certains milieux maurrassiens devenus peu fréquentables. A l'occasion de sa réédition en 1964, cette *Zoologie* – dont Figueras prétend qu'elle fit « [ricaner] de plaisir » le Général⁶⁵⁹ – sera en effet défendue par Philippe Ariès dans *La Nation française*, dirigée par Pierre Boutang⁶⁶⁰.

Le style de la réponse montre pourtant quelle distance sépare désormais de Gaulle de ces milieux. C'est en homme conscient qu'on cherche à le tirer vers des positions funestes qu'il réplique, c'est-à-dire fraîchement, de même qu'il rabrouera publiquement à un peu plus d'une année de là un journaliste l'accusant ouvertement de vouloir supprimer les libertés publiques : « Est-ce que j'ai jamais attenté aux libertés publiques fondamentales ? Je les ai rétablies. Et y ai-je une seconde attenté jamais ? Pourquoi voulez-vous qu'à soixante-sept ans, je commence une carrière de dictateur ? »⁶⁶¹

Nullement compromettante, la lettre à Figueras mériterait au contraire un retour en grâce dans les annales du gaullisme en ce qu'elle éclaire comme peu d'autres documents le font le lien qui existe chez son auteur entre culture et politique. Que dit de Gaulle, en somme ? Tout en accusant réception d'un propos dans lequel pointe en filigrane sa propre critique du « régime des partis », il renie les implications politiques que son interlocuteur semble vouloir tirer en rompant avec le principe de la démocratie représentative. Ce faisant, il se présente tel qu'il est : pas plus parlementariste qu'antiparlementaire, mais prenant la démocratie comme une donnée du monde, passible tout au plus d'une *rationalisation*, comme le ferait bientôt la Constitution de 1958, certainement pas d'une suppression.

Nécessité, outre cela, en accord avec la philosophie des « scholastiques » : et c'est là l'élément proprement original que contiennent ces quelques lignes puisque de Gaulle invoque, pour légitimer l'acceptation de la réalité libérale qui l'englobe, non pas quelque trait de la philosophie des Lumières mais un vieil adage thomiste, hérité de ses maîtres postards, dans un authentique mouvement d'humanisme chrétien : « Omne eus est bonum ».

Si l'on délaisse une polémique stérile que soulèvera tardivement Figueras, devenu antisémite par profession⁶⁶², ces quelques phrases montrent à quel point conservatisme et universalisme furent organiquement liés dans l'esprit de Charles de Gaulle. Et rappellent que son milieu originel, pétri d'antijudaïsme, fut aussi à la source de son humanisme. C'est

⁶⁵⁹ Outre trois lettres de la main du Général, Figueras prétend en effet avoir été reçu dans le secret par un de Gaulle qui aurait « [ricané] de plaisir en évoquant [sa] “Zoologie” ». André Figueras, *Mémoires intempestifs : Mi-Figueras Mi-Raisin*, A. Figueras, 1992, p. 22.

⁶⁶⁰ Philippe Ariès, Figueras polémique, *La Nation française*, Paris, 5 février 1964.

⁶⁶¹ Conférence de presse du 19 mai 1958.

⁶⁶² Figueras relèvera en effet « les sentiments profondément antisémites de de Gaulle » pour expliquer son absence de réaction après l'envoi d'un ouvrage qui ne l'était pas encore, *Juif ou pas...*, en 1955. André Figueras, *Mémoires intempestifs : Mi-Figueras Mi-Raisin*, op. cit., p. 18.

pourquoi il n'est pas pertinent de réduire ses positions en des termes aussi vagues et réducteurs qu'antisémitisme ou philosémitisme : sa relation au judaïsme sera toujours teintée d'une forme d'ambiguïté.

L'hypothèse est encore confirmée par la réception que feront de sa pensée les hommes sortis du même milieu que lui – eux qu'on a pu présenter, rappelons-le, comme seuls capables d'appréhender pleinement le personnage et son action. Un compte rendu du *Fil de l'épée* paru en 1932 dans la revue jésuite des *Etudes* le montre. « Telle est la portée de certaine litanie dont les lettrés n'auront pas de peine à reconnaître l'inspiration maistrienne », écrit un dénommé Yves de la Brière. « Mais un lecteur superficiel, qui n'aura pas compris le contexte du volume, commettra certainement, sur les idées de M. Charles de Gaulle, le même contresens que tous ceux qui ont attribué à Joseph de Maistre la déification de la force et l'apologie de la guerre pour la guerre ».⁶⁶³

De telles considérations, encore une fois, lient inéluctablement le de Gaulle de Pologne au de Gaulle de Londres, et expliquent grandement ce de Gaulle qu'on prétendra découvrir avec étonnement au lendemain de la Guerre des Six jours, en 1967, faute de s'être donné la peine de le comprendre. Au beau milieu d'une conférence de presse tenue à l'Élysée le 27 novembre 1967, c'est bien le même personnage qui qualifiera les Juifs de « peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur » : le même qui avait refusé trente ans plus tôt de suivre Charles Maurras, dont il saluait pourtant l'action nationale, appréciait le talent, goûtait la sensibilité et le style, mais dont il ne pouvait partager la rigidité des positions et l'antisémitisme trop étroitement théorisé – en un mot, l'athéisme comme fond de son conservatisme.

IV. Dialectique du gaullisme : entre Barrès et Péguy

A la question : le premier de Gaulle fut antisémite ? Il faut donc répondre non s'il s'agit de le mettre le personnage sur le même plan que Charles Maurras. Cela ne signifie pas pour autant qu'il ne retint aucun des thèmes maurrassiens, ni même, comme on l'a vu, qu'il fut absolument hermétique à des réflexes judéophobes. Qu'il ne fût pas, en un mot, barrésien – Barrès, qui, pour sa part, portait sur le milieu d'Action Française un jugement très similaire au sien : « Ces gens-là couperaient une forêt pour se faire une canne »⁶⁶⁴, tout en ayant pu affirmer : « Que Dreyfus soit coupable, je le déduis de sa race »⁶⁶⁵.

Charles de Gaulle, pour résumer, ne fut pas antisémite – ce qui n'exclut pas les préjugés. Le fait peut paraître irrationnel : à bien y réfléchir, il est pourtant extrêmement commun. D'une part parce que nos identités se définissent en grande partie sur le rejet de ce

⁶⁶³ *Etudes*, 5 novembre 1932, p. 372.

⁶⁶⁴ Eric Roussel, *Charles de Gaulle, op. cit.*, p. 22.

⁶⁶⁵ Pierre Pierrard, *Les Chrétiens et l'affaire Dreyfus, op. cit.*, p. 17.

qu'elles ne sont pas, ce qui en fait rarement un tout cohérent. D'autre part, dans le cas présent, à cause de la forme profondément ambivalente, synthétique, ou pour mieux dire dialectique du fonctionnement gaullien qui navigue dès l'origine entre conservatisme et humanisme, deux pôles qui s'incarnèrent chez lui dans deux figures majeures, également revendiquées : celles de Maurice Barrès et de Charles Péguy.

On a déjà cité Barrès, admiré pour la qualité de sa plume et la profondeur de son inspiration : « il n'a pas fini de m'enchanter », dira de Gaulle sexagénaire, « même quand il m'arrive de ne l'approuver point »⁶⁶⁶. Il faut lui adjoindre Péguy, qui intervint dans sa formation intellectuelle de sa génération d'une manière absolument décisive. A tel point qu'au moment d'en évoquer le souvenir, bien des années plus tard, il lâchera cette confession non dénuée de nostalgie : « Je lisais tout ce qu'il publiait. (...) Aucun auteur n'a eu autant d'influence sur moi dans ma jeunesse que Péguy ; aucun ne m'a autant inspiré dans ce que j'ai entrepris de faire ; l'esprit de la V^e République, vous le trouverez dans *Les Cahiers de la Quinzaine* »⁶⁶⁷.

A première vue, pourtant, les deux figures peuvent paraître inconciliables, si ce n'est à dire qu'ils furent tous deux d'éminents écrivains – ce qui n'est évidemment pas rien pour un homme comme de Gaulle. Cela suffit-il à établir une parenté ? On ne peut que constater partout ailleurs l'abîme de différences qui séparent d'un côté le chantre de la terre et des morts, grand bourgeois et académicien, chef de file de l'antidreyfusisme et antisémite reconnu, et de l'autre le modeste fils d'une rempailleuse sauvé de l'ignorance par l'enseignement républicain, représentant du socialisme dreyfusard, encore mal dégrossi des vertus toutes populaires de sobriété et de travail. En un mot, un des rares intellectuels français de son temps à avoir été indubitablement et sans réserve philosémite. Comment, dès lors, comprendre leur rapprochement ?

D'abord en soulignant que, au-delà des différences, des points de contact existent entre ces deux figures. Barrès, pour revenir à lui, est plus complexe qu'il n'y paraît. Conservateur ? Il revendiqua le droit à un libertinage intellectuel. Antisémite ? Il revint finalement sur cet état de fait, qu'on supposait acquis, en faisant l'éloge de « l'Israël francisé »⁶⁶⁸ pendant l'Union sacrée. Derrière l'odieux polémiste, le carriériste des Lettres qui se laissa aller à esthétiser les pulsions sociales, se dissimule une voix plus haute et plus originale dont l'accent confère à l'œuvre sa tonalité particulière et constitue le fond réel de son succès.

Péguy, il est vrai, représente face à lui l'engagement personnel, direct, frontal ; l'intensité vécue presque jusqu'à l'excès. A contrepied du « prince de la jeunesse »⁶⁶⁹, qui

⁶⁶⁶ Lettre du 23 décembre 1954 à Jean-Marie Domenach. *LNC II*, p. 1173.

⁶⁶⁷ Cité par Alain Larcen, *De Gaulle inventaire*, op. cit., p. 361

⁶⁶⁸ Maurice Barrès, *Les diverses familles spirituelles de la France*, op. cit., p. 74. « Beaucoup d'Israélites, fixés parmi nous depuis des générations et des siècles, sont membres naturels du corps national » (*Ibid.*, p. 72).

⁶⁶⁹ Yves Chiron, *Maurice Barrès, le prince de la jeunesse*, Paris : Perrin, 1991.

devait terminer tranquillement ses jours en 1923 après avoir chanté, depuis son domicile de Neuilly, la gloire des tranchées, cet artisan de la plume demeuré pauvre par principe périt d'une balle dans la tête dès les premières batailles de 1914. Leur différence est là.

Avant cette date fatidique pourtant, entre 1907 et 1908, Péguy avait effectué lui aussi un tournant, comme en miroir, vers le catholicisme de son enfance ; et il s'était converti, non pas seulement au Christ mais au culte de la nation. C'est essentiellement ce Péguy-là, celui du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, que retiendra de Gaulle qui isole d'instinct cette phrase de toute son œuvre : « L'ordre et l'ordre seul fait en définitive la liberté. Le désordre fait la servitude »⁶⁷⁰.

Si bien que, quoique pointant à première vue deux horizons distincts, Barrès et Péguy purent finalement toucher un même public dans le premier quart du siècle. Cela se doit, bien entendu, à ce contexte de réconciliation qui sous-tend toute la période de l'installation républicaine, permit l'Union sacrée et vit grandir de Gaulle. Une époque éclectique entre toutes que Jean Pouget, dans son portrait du capitaine de Gaulle, a plaisamment campée : « Si Madame est abonnée au *Gaulois* et si le fils lit *L'Action Française*, le bourgeois est inscrit au parti radical et se reconnaît en Poincaré. Il vote pour la séparation des Eglises et de l'Etat et envoie ses filles chez les sœurs, ses fils chez les pères »⁶⁷¹.

Ledit capitaine ayant été formé à cette époque, sa sensibilité politique, qui correspond en gros à ce que Michel Winock a défini comme un « nationalisme ouvert » – par opposition au nationalisme fermé qui fut la plupart du temps celui d'un Barrès, et intégralement celle d'un Maurras – fonctionnera d'une manière naturellement dialectique⁶⁷². Barrès et Péguy, « ordre » et « mouvement », « gauche » et « droite »⁶⁷³, constituent les deux faces d'une même réalité politique et sociale dont le général-président, « homme qui appartient à personne et qui appartient à tout le monde »⁶⁷⁴, au-dessus de la mêlée, se revendiquera toujours comme seul arbitre.

Celui-ci se révélera toujours disposé à faire une place au judaïsme dans le contexte national, pour autant du moins que ce dernier s'inscrit dans une dynamique historique, c'est-à-dire qu'il puisse mener à une action. Car c'est à cette condition qu'un élément qui ne fait pas partie de la culture de base du personnage de Gaulle, pourra néanmoins trouver une place dans sa vision du monde. Le judaïsme a toute sa place s'il sait faire preuve de son utilité.

⁶⁷⁰ Alain Peyrefitte, *C'était de Gaulle*, op. cit., p. 783.

⁶⁷¹ Jean Pouget, *Un certain capitaine de Gaulle*, op. cit., p. 18. D'autres témoins du temps, comme le philosophe René Girard, décriront une réalité similaire. « Rien de plus courant dans la France méridionale de l'époque qu'un père anticlérical et une mère royaliste de tendance Action française, mais sans fanatisme ni d'un côté ni de l'autre ». René Girard, *Les origines de la culture*, Paris : Desclée de Brouwer, 2004, p. 24.

⁶⁷² Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris : Seuil, 1990.

⁶⁷³ Entretien avec Michel Droit, entre les deux tours de la présidentielle, le 15 décembre 1965.

⁶⁷⁴ Conférence de presse, 19 mai 1958.

V. Une stratégie opportuniste

Au moment de faire la synthèse des éléments rassemblés dans ce travail, il apparaît en premier lieu que le rapprochement de la société juive opéré par de Gaulle au tournant des années 1930 – la même chose vaudra pour son éloignement trente ans plus tard – ont répondu à l'évidence à des considérations stratégiques.

On a beaucoup reproché à François Mitterrand son arrivisme politique, jusqu'à en faire un Rastignac moderne : on a peut-être poussé un peu loin l'analogie. On s'est soigneusement interdit en revanche de voir dans les agissements du premier de Gaulle une dimension carriériste, ou pour le dire en ses termes, une ambition. De Gaulle lui-même, on le comprend, ne s'embarassait pourtant pas de telles préventions :

Mais, puissent être hantés d'une telle ardeur les ambitieux de premier plan – artistes de l'effort et levain de la pâte –, qui ne voient à la vie d'autre raison que d'imprimer leur marque aux événements et qui, de la rive où les fixent les jours ordinaires, ne rêvent qu'à la houle de l'Histoire !⁶⁷⁵

Au point, parfois, d'en désorienter ses interlocuteurs. « Mon cher », lui lance dans sa un dénommé Chauvin avec lequel il se retrouve en mission dans sa jeunesse : « je vais vous dire une chose qui vous fera sans doute sourire. J'ai ce curieux sentiment que vous êtes voué à un très grand destin ». Son condisciple, qui attendait « en guise de réponse, un rire moqueur et une bourrade dans les côtes », a la surprise d'entendre son camarade lui rétorquer « lentement et d'une voix sourde (...) le regard perdu vers un horizon très lointain » : « Oui..., moi aussi »⁶⁷⁶.

Inutile, donc, d'être plus gaulliste que de Gaulle ; et mieux vaut reconnaître avec cet historien de l'Action Française qu'il « fut moins un théoricien politique qu'un homme d'action dont l'opportunisme ne rend pas lisible les motivations profondes »⁶⁷⁷. Jugement qu'on pourra nuancer, mais qui reste pour l'essentiel bien avéré.

Une métaphore parlante, reproduite par Jean Auburtin dans cette apologie du gaullisme parue en parallèle de l'élection présidentielle de 1965, rend compte de la démarche politique de l'homme présenté par lui comme un modèle à suivre. Revenant sur une rencontre qui avait eu lieu au milieu des années 1930 par son intermédiaire avec Marcel Déat, alors transfuge du

⁶⁷⁵ *FE*, p. 225.

⁶⁷⁶ Jean-Raymond Tournoux, *Pétain et de Gaulle*, *op. cit.*, p. 98. Cette position sera réitérée en 1953 devant Malraux et Pompidou qui y verront le signe d'une prédestination. Voir Georges Pompidou, *Lettres, notes et portraits 1928-1974*, Paris : Robert Laffont, 2012, p. 476. Et à Claude Guy : « Voyez-vous, j'ai toujours pensé que je serais, un jour, à la tête de l'Etat. Oui, il m'a toujours semblé que ça allait de soi ». Eric Roussel, *Charles de Gaulle*, *op. cit.*, p. 49.

⁶⁷⁷ François Huguenin, *L'Action française*, Paris : Perrin, 2011, p. 525.

socialisme⁶⁷⁸, après qu'une précédente rencontre avec Léon Blum (partiellement reproduite dans les *Mémoires de guerre*) se fut soldée par un échec, Auburtin note : « Il importait, dorénavant, d'intéresser au projet d'autres hommes politiques, non par vain éclectisme, mais, selon l'expression du général de Gaulle, afin que la "mélodie fût jouée sur des instruments divers" »⁶⁷⁹. On ne saurait être plus lucide ni explicite.

Si son modèle fait la part belle aux circonstances, c'est que c'est « l'homme d'action » qui permet de faire tenir ensemble la personne, Charles, et le personnage historique, le général de Gaulle.

Formé aux meilleurs maîtres, curieux du monde et insatiable lecteur, de Gaulle disposait d'un fonds considérable de connaissances et d'expériences qu'il s'employait à exploiter dans le cadre d'objectifs pratiques. C'est en cela que cet homme qui, de sa vie, n'inventa jamais rien – ni style, ni même idées qu'il reprendra toutes à son compte et dont il lui arrivera, comme on l'a vu, d'en oublier d'importantes – demeure néanmoins profondément original. Par quoi on peut le rattacher aux « Non-conformistes des années 30 »⁶⁸⁰ et en particulier au « personnalisme » d'Emmanuel Mounier⁶⁸¹. Par quoi, finalement, il nous échappe. Plus que dans les éléments eux-mêmes, c'est dans l'alchimie des éléments combinés que réside le génie propre du gaullisme.

Cette appétence pour l'action s'est incarnée très tôt dans une philosophie du chef qui n'exclut pas un certain machiavélisme. « Ce n'est point affaire de vertu », affirme *Le fil de l'épée*, « la perfection évangélique ne conduit pas à l'empire. L'homme d'action ne se conçoit guère sans une forte dose d'égoïsme, d'orgueil, de dureté, de ruse. Mais on lui passe tout cela et, même, il en prend plus de relief s'il s'en fait des moyens pour réaliser de grandes choses »⁶⁸².

L'emploi répété d'expressions vagues, aptes à fédérer un large ensemble humain dans une ambiguïté recherchée, ne peut manquer d'interpeller sous ce rapport. L'exemple le plus fameux de cette culture du « mystère »⁶⁸³ étant sans nul doute le « Je vous ai compris » lancé depuis le balcon du Gouvernement général d'Alger le 4 juin 1958⁶⁸⁴. Quant l'analyse, la plus

⁶⁷⁸ Marcel Déat (1894-1955), ancien cadre de la SFIO et ministre de l'entre-deux-guerre, deviendra un des principaux représentants de la collaboration avec l'Allemagne nazie pendant le régime de Vichy.

⁶⁷⁹ Jean Auburtin, *Le colonel de Gaulle, op. cit.*, p. 28.

⁶⁸⁰ « Enfin, dans un contexte assez différent, le Rassemblement du peuple français, créé en 1947 par le général de Gaulle, ne fut pas lui non plus, quoique d'une manière plus vague et imprécise, sans emprunter à certaines des thèses des années 1930, notamment dans ses orientations sociales. (...) Par ailleurs, le général de Gaulle lui-même semble avoir eu avant la guerre des contacts avec l'Ordre nouveau ». Jean-François Loubet Del Bayle, *Les Non-conformistes des années 30, une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris : Seuil, 2001, pp. 462-463.

⁶⁸¹ Fondateur de la revue *Esprit*, Emmanuel Mounier est à l'origine d'une philosophie prônant l'action et la spiritualité, afin de replacer l'être humain au centre d'une vision d'un monde défiguré par les grands systèmes, tant libéraux que totalitaires, du XX^e siècle. Voir Jean-Marie Domenach, *Emmanuel Mounier*, Points Essais, 2014.

⁶⁸² *FE*, p. 184.

⁶⁸³ *FE*, p. 181.

⁶⁸⁴ Discours du 4 juin 1958 au Forum d'Alger.

pertinente a été proposée par Georges Pompidou à Alain Peyrefitte, alors que ce dernier, convié à une soirée par le Comte de Paris en 1963, sondait son interlocuteur sur l'opportunité d'une telle invitation :

Mais bien sûr, allez-y, si vous avez du temps à perdre ! Il [Henri d'Orléans, comte de Paris] se voit déjà rétablissant la monarchie. Ça supposerait, seulement, une condition : c'est que le Général le désigne comme son dauphin !

A.P. – Vous pensez que le Général se moque de lui ?

Pompidou – Je ne dis pas ça. Je dis que le Général tient les gens en leur laissant entendre, sans jamais préciser, qu'il compte sur eux pour l'avenir. « Préparez-vous aux tâches qui vous attendent ! » Ça marche à tous les coups. C'est comme ça qu'il a fait du comte de Paris ce qu'il a voulu. Mais il ne se moque pas de lui pour autant. C'est sa philosophie de l'Histoire : « Il ne faut jamais insulter l'avenir », etc. Pour lui, le comte de Paris est une carte, parmi beaucoup d'autres, dans le jeu de la France.⁶⁸⁵

La vision d'un de Gaulle chef d'orchestre, gardant jalousement pour lui la partition d'ensemble tout en maintenant ses interprètes dans une ambiguïté voulue – étant entendu, suivant le cardinal de Retz, qu'on ne sort d'une ambiguïté qu'à ses dépens – explique directement les relations qu'il entretiendra avec l'Action Française, le maréchal Pétain, le colonel Mayer, ainsi qu'avec tous les Juifs qui le rejoindront à Londres puis dans son gouvernement : laissant les uns croire à son conservatisme, les autres à son libéralisme.

On a dit de Charles de Gaulle qu'il fut tour à tour l'un ou l'autre, républicain ou royaliste : Emmanuel Le Roy Ladurie allant jusqu'à émettre cette opinion qu'il « se prenait pour Richelieu »⁶⁸⁶. Objet historique d'une sédimentation, de Gaulle est tout cela à la fois et davantage. Il a sérié la mémoire monarchique comme il a tout sérié : le souvenir de la Révolution, l'épopée napoléonienne ou la construction républicaine. Ce qui n'est pas sans entraîner un certain nombre de paradoxes chez cet homme du Nord adepte de la fidélité mémorielle. Car tout en s'ouvrant à la démocratie libérale, il conservera une estime pour Charles Maurras, le comte de Paris, voire pour le maréchal Pétain dont il ira fleurir la tombe de l'île d'Yeu en 1968. Le souvenir de tous ces représentants historiques de la droite

⁶⁸⁵ Alain Peyrefitte, *C'était de Gaulle*, *op. cit.*, p. 1136. Interrogé à son tour, de Gaulle aura des propos similaires : « Il n'y a aucune espèce de raison pour que vous refusiez cette invitation. C'est un homme digne de la plus grande estime. C'est un patriote. Son appui ne m'a pas fait défaut depuis que je suis revenu aux affaires. Et puis, il est le chef de la Maison de France, qui a régné mille ans sur le pays. On ne peut lui marquer que du respect. Mais vous y allez à titre privé, non ès qualités de ministre de la République. Et ne soyez pas trop engageant ». Trois ans plus tard, en septembre 1966, Peyrefitte sondera son illustre modèle sur la même question et s'entendra préciser : « C'est un homme estimable, parce qu'il est avant tout soucieux de l'intérêt national. Mais pour sa candidature à l'Élysée, il vit sur un nuage. Ne vous inquiétez pas, ses illusions se dissiperont d'elles-mêmes. Pourquoi voulez-vous les dissiper ? » (p. 1139)

⁶⁸⁶ Cette remarque, prononcée à l'Académie des Sciences morales et politiques le lundi 23 mai 2005 à la suite d'une communication d'Alain Larcan, n'a pas été retenue dans le compte rendu du débat (accessible en ligne sur le site de l'Académie) qui en a été fait. Lors d'un entretien avec l'auteur, postérieur à cette intervention, Alain Larcan avait signifié qu'il ne la réprouvait pas.

maintenant en lui vivants de nombreux préjugés qui avaient été les siens dans sa jeunesse, notamment ceux concernant la perception des Juifs.

D'où ce fréquent malaise, et ce malentendu, dans l'interprétation du gaullisme, présenté d'un côté comme une réaction et de l'autre comme un progressisme. Ce qu'il faut constater, c'est qu'il joue depuis le début sur plusieurs tableaux, dont l'un ou l'autre prend alternativement le dessus selon le but recherché – mais jamais de manière définitive.

Dire de son rapport avec les Juifs qu'il fut d'abord un élément politique ne veut évidemment pas dire qu'il ne fut rien, ni même qu'il ne fut pas sincère. Ce serait méconnaître, chez l'homme d'Etat, la place occupée par la souveraineté, et commettre l'erreur de ramener Machiavel aux dimensions d'un vulgaire cynisme. Une entrevue avec Staline, fin 1944, pendant laquelle de Gaulle refusa de cautionner le démantèlement de la Pologne, exemplifie au reste le fait avec éclat : « L'avenir dure longtemps. Tout peut, un jour, arriver, même ceci qu'un acte conforme à l'honneur et à l'honnêteté apparaisse, en fin de compte, comme un bon placement politique. »⁶⁸⁷

Mais il faut bien comprendre qu'en vertu de cette même pensée politique, l'action gaullienne ne peut s'envisager indépendamment des événements faute d'être lisible. Et que de même que les Allemands passeront, sous sa plume ou dans sa bouche, du statut de « peuple déséquilibré » pendant la période de guerre⁶⁸⁸, à celui de « grand peuple » une fois sonné le rapprochement européen⁶⁸⁹, ainsi les Juifs seront l'objet de prises de positions contradictoires.

VI. La face cachée du gaullisme

Le gaullisme est une dialectique dont le moteur est l'événement, et où c'est le politique, suivant ses modalités propres, qui tire le culturel. Rien que de classique en politique, dira-t-on. Sauf qu'au yeux de ce général homme d'Etat, tout entier dévolu à son personnage et avec qui ce mécanisme tend à s'exprimer en termes particulièrement nets, les Juifs vont bien souvent déborder du cadre prévu à leur attention.

Un Juif est-il Français, lui qui a non seulement habité et continue d'habiter plusieurs régions du globe, mais fait notoirement partie d'un peuple dont la nationalité renouvelée s'est incarnée dans un Etat qui fait appel à lui de l'autre bout de la Méditerranée ? Comment entendre, quand on est habitué à la séparation du religieux et du citoyen, une taxinomie qui rassemble dans le même objet une culture, un rapport au sacré et une communauté de destin ? Où donc tracer la frontière entre la France et le judaïsme ? Comment agencer l'un à l'autre ?

⁶⁸⁷ *MG* p. 669.

⁶⁸⁸ Allocution radiodiffusée prononcée au lendemain de la fusillade de Châteaubriant (BBC, 23 octobre 1941).

⁶⁸⁹ Discours à la jeunesse allemande. Ludwigsburg, 9 septembre 1962.

S'agissant des israélites d'Algérie, naturalisés en 1870, le moins qu'on puisse dire est que la chose ne revêt pas le caractère de l'évidence. « Ces gens-là ne font pas partie de notre peuple », déclare un jour de Gaulle, pas davantage que « les Arabes, les Kabyles, les Mozabites » qui peuplent ces régions⁶⁹⁰. Et l'on fait porter un peu vite au seul général Giraud les tergiversations qui accompagnèrent la remise en vigueur du décret Crémieux – abrogé par Vichy – un an après le débarquement anglo-américain de 1942⁶⁹¹.

Lorsque, plus tard, de Gaulle rencontre le grand rabbin de Lyon Jean Kling à l'occasion d'un déplacement présidentiel en mars 1968, le chef de l'Etat demande quelle place on a faite aux populations juives d'Algérie rapatriées en métropole : « dans le commerce, je suppose ?... » Destabilisé, son interlocuteur décide de lui faire part des inquiétudes qu'il nourrit sur la situation de ses coreligionnaires au lendemain de la Guerre des Six jours. « On est toujours inquiet quand on fait des bêtises ! » réplique sèchement le Président. La conversation est à ce point tendue que Kling soupçonne de Gaulle de sentiments hostiles. Il en informe immédiatement son supérieur, Jacob Kaplan, qui lui demande de ne pas divulguer le contenu de sa conversation pour éviter d'envenimer une situation déjà fort délicate⁶⁹².

De tels éléments ne se comprennent qu'en considérant la matrice dans laquelle ces idées ont pris forme dans ses années de formation. Il est clair que si l'homme de Gaulle eut par moment des réflexes d'hostilité générique concernant des Juifs, résurgence de préjugés intégrés dès son jeune âge, ceux-ci sont imputables au contexte de l'énonciation. Outre cela, ces propos qui sont tenus en privé, et sont par conséquent des propos rapportés, ne peuvent qui sur un plan méthodologique être considérés sous le rapport de la stricte exactitude. D'autant de Gaulle lui-même a tendance à ne tenir pour véritable que la parole écrite. « Tant que je n'écris pas », aime-t-il à dire, « je ne pense pas vraiment »⁶⁹³. C'est un fait, que les paroles désobligeantes restituées par des témoins révèlent presque à coup sûr une contrariété, un mouvement d'humeur. Ils ne sont pas marqués au sceau du raisonnement et ne sauraient, par conséquent, impliquer le personnage dans son intégrité.

On ne saurait, d'ailleurs, considérer ces mots indépendamment d'autres de même nature. Les Juifs furent loin d'être les seuls à faire les frais d'un mauvais caractère devenu proverbial. Qu'on considère les Arabes : « Les Arabes, ce n'est rien. Jamais on n'a vu des Arabes construire des routes, des barrages, des usines », rapporte Jean-Raymond Tournoux⁶⁹⁴.

⁶⁹⁰ Jean-Raymond Tournoux, *La tragédie du général*, op. cit., p. 244.

⁶⁹¹ « Peyrouton [ancien ministre de Vichy choisi par Giraud pour diriger l'Algérie libérée] annonce qu'il va rompre avec la législation vichyssoise et que la législation postérieure au 22 juin 1940 est dénuée de toute valeur légale... à l'exception de l'abrogation du décret Crémieux. Il est donc promulgué au *Journal officiel* du 18 mars 1943, à la grande surprise de tous les membres de la communauté juive, une ordonnance d'abolition... du décret Crémieux ! » Benjamin Stora, *Les trois exils : Juifs d'Algérie*, Paris : Stock, 2006, p. 97.

⁶⁹² David Shapira, *Jacob Kaplan, un rabbin témoin du XX^e siècle*, Paris : Albin Michel, 2007, p. 265.

⁶⁹³ Alain Peyrefitte, *C'était de Gaulle*, op. cit., p. 319.

⁶⁹⁴ « Ce sont d'habiles politiques. Ils sont habiles comme des mendiants ». Jean-Raymond Tournoux, *La tragédie du Général*, op. cit., p. 211.

Quant aux dirigeants subsahariens invités par Jacques Foccart, une saute d'humeur particulièrement virulente du 8 novembre 1968 nous renseigne sur ce que le Connétable pouvait en dire : « Vous savez, cela suffit comme cela avec vos Nègres ! Vous me gagnez à la main, alors on ne voit plus qu'eux : il y a des Nègres à l'Elysée tous les jours, vous me les faites recevoir, vous me les faites inviter à déjeuner. Je suis entouré de nègres ici. (...) Foutez-moi la paix avec vos nègres ; je ne veux plus en voir d'ici deux mois, vous entendez ? Plus une audience avant deux mois. Ce n'est pas tellement en raison du temps que cela me prend, bien que ce soit déjà fort ennuyeux, mais cela fait très mauvais effet à l'extérieur : on ne voit que des Nègres, tous les jours, à l'Elysée ? Et puis je vous assure que c'est sans intérêt. »⁶⁹⁵

Peu de monde, dans les moments d'éruption de ce « grand cyclothymique », saurait prétendre trouver grâce à ses yeux – certainement pas ses compatriotes alors tenus dans un égal mépris. « Les Français sont des veaux... La France entière est un pays de veaux... On ne fait rien avec un peuple couché. Les Français sont couchés, et, voyez-vous, plus ils seront couchés, plus ils seront heureux »⁶⁹⁶. Il s'agit là à la fois d'un exutoire, prenant appui sur une profonde culture catholique, à la tension qu'il s'impose continuellement, la face cachée de l'optimisme volontariste qui seul est destinée, à travers ses écrits, à porter pour l'avenir la mémoire du gaullisme.

Ses collaborateurs les plus proches sont parfaitement informés qu'on aurait tort d'encourager de Gaulle « dans ses impulsions du moment, dans ses humeurs, dans ses tocades ». « Il faut au contraire lui résister », poursuit Georges Pompidou, « lui permettre de revenir au point central de la sinusoïde ; sinon, il nous brouillerait avec la terre entière »⁶⁹⁷.

VII. La statue humaine

Il y eut donc un homme derrière le Général, victime des mêmes vicissitudes que tous les hommes. Un homme que ses intimes savent sujet au pessimisme, sinon au désespoir chronique. Un homme outre cela – la chose est moins connue – passablement superstitieux. Assez, en tout cas, pour s'attacher les services d'un astrologue attitré dans la personne d'un certain Regulus, alias Maurice Vasset⁶⁹⁸, et demeurer longtemps préoccupé (tout comme sa femme) par une obscure « prédiction de Pologne » effectuée par une Gitane pendant de son

⁶⁹⁵ Jacques Foccart, *Journal de l'Elysée – II. Le Général en mai, 1968-1969*, Paris : Fayard-Jeune Afrique, 1998, p. 427.

⁶⁹⁶ Jean-Raymond Tournoux, *La tragédie du Général, op. cit.*, p. 89.

⁶⁹⁷ Alain Peyrefitte, *C'était de Gaulle, op. cit.*, p. 148.

⁶⁹⁸ Josette Alia, L'astrologue de De Gaulle parle, *Le Nouvel Observateur*, 3 août 2000. Claude Mauriac a confirmé son appétence pour cette science occulte : « horoscope (...) oui, il en a appelé à l'horoscope » (*Aimer de Gaulle, op. cit.*, p. 217).

séjour à Varsovie : « Il sera général, il accèdera aux plus hautes destinées, il mourra de mort violente, martyrisé par des soldats français »⁶⁹⁹.

Autant le gaullisme peut apparaître comme une idéologie claire, autant son initiateur développa une psychologie intriquée, capable de commander sans ciller l'exécution d'un homme (ce fut le cas de Robert Brasillach) tout en s'émouvant du sort des plus petits et des plus faibles, voire d'un animal croisé sur le chemin⁷⁰⁰. Un homme, enfin, souvent hanté par la mort, et dont le rapport à la religion, insuffisamment approfondi par l'historiographie, oscille entre distance cynique, impératif éthique et angoisse existentielle⁷⁰¹.

A la demande de l'Ambassadeur Emmanuel d'Harcourt, rencontré lors de son déplacement en Irlande de juin 1969, de Gaulle inscrivit plusieurs maximes sur un exemplaire des *Mémoires de guerre* qu'on lui présentait. La première est un ancien dicton : « *Moult a appris qui bien connut ahan* ». La seconde, une citation de Nietzsche : « *Rien ne vaut rien / Il ne se passe rien / Et cependant tout arrive / Mais cela est indifférent* ». De Gaulle conclut le tout par une phrase de saint Augustin : « *Vous qui m'aurez connu dans ce livre, priez pour moi !* »⁷⁰² Comment ne pas voir que, au moment de « remonter à ses sources » gaéliques, alors qu'il poursuivait la rédaction de ses *Mémoires d'espoir*, le fond le plus sûr de sa sensibilité, non tempéré par l'exercice du pouvoir et le contact des hommes, trouvait là à s'exprimer ? Henri de Gaulle, son père, avait connu un épisode semblable lorsque, à peine plus jeune, il revenait avec la même abnégation teintée d'émotion sur son engagement jésuite.⁷⁰³

Certes, on ne doit pas juger les hommes à l'aune de leurs faiblesses. Et l'on pourrait, au minimum, faire la grâce d'appliquer à de Gaulle ces mots pleins de sagesse qu'il envoyait à son ami Mayer en avril 1938 : « Je n'ajouterai point que je le regrette car cette tournure de votre esprit lui est essentielle. Et, en admettant, par incroyable, que vous prétendiez un jour la changer, ce serait sans aucun doute au détriment du reste. Un écrivain aussi est un bloc, à plus forte raison un penseur. Il faut le prendre comme il est. »⁷⁰⁴

⁶⁹⁹ Jean-Raymond Tournoux, *La tragédie du Général*, op. cit., p. 239.

⁷⁰⁰ Pour un compte rendu critique de la visite de Me Isorni à de Gaulle au sujet de Brasillach : Alice Kaplan, *The Collaborator : The Trial and Execution of Robert Brasillach*, Chicago : The University of Chicago Press, 2000, pp. 208-209. L'anecdote de la grive morte (« Pauvre bête... ») a été reproduite par Claude Mauriac (*Aimer de Gaulle*, op. cit., p. 465).

⁷⁰¹ « Je mourrai d'un cancer. Je l'ai toujours pensé », lâche-t-il devant ses collaborateurs. Jean-Raymond Tournoux, *La tragédie du Général*, op. cit. p. 90.

⁷⁰² Jean Mauriac, *Mort du général de Gaulle*, op. cit., p. 67.

⁷⁰³ La lettre consécutive à la lecture de la biographie du père de Sesmaisons a déjà été citée. L'ouvrage lui-même est tout entier traversé d'une sensibilité macabre qui laisse interdit le lecteur actuel. Porté à « fuir tous les soulagements, même les plus légitimes » jusqu'à porter atteinte à sa santé (« chaîne », « cilice »... « dont les infirmités de ses dernières années ne l'empêchèrent pas de faire usage jusqu'à la mort »), le père pratique en effet une dévotion pour le moins poussée, qu'il ne s'interdit pas de surcroît de faire rejaillir sur ses proches avec tout le poids que son autorité lui confère. « A mesure que j'avance en âge », s'exprime le prêtre, « toute la vie spirituelle se réduit pour moi à ce point : Souffrir et faire pour Dieu des choses qui répugnent à la nature. Fiat ! (...) La mort est désirable, elle est aimable pour le véritable religieux ». Pierre d'Hérouville *Le Révérend Père de Sesmaisons*, op. cit., pp. 98-101.

⁷⁰⁴ *LNC I*, pp. 727-728.

Que cela n'empêche pas de voir ce que sa trajectoire a pu receler de singulier, de contingent, d'irrationnel. C'est en tout cas l'enjeu de cette thèse que de montrer comment la confrontation à cet objet politique non identifié qu'est le judaïsme, mi-national mi-religieux, incroyablement divers et situé dans le cœur même du maelström contemporain, permet de faire la part de ce que le gaullisme doit à son environnement, voire à la psychologie. D'éclairer son développement par des facteurs multiples et bien souvent contingents. En un mot, de le ramener aux dimensions d'une aventure humaine.

VIII. En conclusion : tournant, ou mirage philosémite ?

C'est à la faveur d'une subtile alchimie entre éléments personnels, subjectifs, et éléments stratégiques ou politiques, objectifs, dans une chronologie volontiers filandreuse, que Charles de Gaulle a modifié peu à peu son jugement sur ses contemporains juifs pendant tout le cours de l'entre-deux-guerres. Cette modification, capitale dans le développement de son personnage et de sa carrière, fut d'autant mieux acceptée par lui qu'elle pouvait s'appuyer sur des représentations héritées de sa culture familiale – autant l'authentique humanisme chrétien hérité des pères jésuites, que quelques préjugés visant à représenter les Juifs en des termes proches du fameux « peuple d'élite » – et qu'elle fut secondée par un apprentissage du libéralisme effectué sur le tard.

Cette conception des Juifs étant ambivalente ; de Gaulle, sur un plan personnel, fonctionnant d'autre part par le constant réagencement d'éléments personnels (hors les fondamentaux du gaullisme : nation, chef, indépendance) en autant de synthèses originales destinées à répondre aux événements du temps : on comprend qu'un tel dispositif le prédisposait à prendre le contrepied de cette première évolution pour peu que les événements l'exigeassent. Ce second revirement advint dans les années 1960, au moment où la recomposition des relations franco-arabes, faisant suite aux décolonisations, lui indiquaient de s'éloigner des intérêts israéliens. La conférence de presse du 27 novembre 1967, faute d'avoir ces éléments en tête, retentira alors comme un coup de tonnerre. Si bien que le tournant philosémite dont il a été question, entre la connaissance d'Emile Mayer et celle de David Ben Gourion, prend rétrospectivement des apparences de mirage.

C'est que, encore une fois, ce sujet n'est pas réductible en termes de philo-sémitisme, d'antisémitisme, ou même de politique, mais doit être envisagé sous l'angle de l'analyse culturelle, ou de l'histoire culturelle du politique, pour être pleinement compris. Si les relations judéo-gaulliennes mettent aussi bien en lumière cette machinerie historico-politique vendue comme impeccable par ses admirateurs qu'est le gaullisme, c'est qu'elles ont toujours été imparfaitement agencées sur l'actualité et qu'elles prennent place dans un angle mort de la culture nationale, religieuse, littéraire, philosophique qui caractérise le personnage. Pour Charles de Gaulle, le judaïsme demeurera toujours un monde qu'il ne comprend pas, ne

connaît pas, et ne souhaite pas connaître au risque de repenser les fondements même de son action. Un Autre. C'est pourquoi il n'en rend chaque fois compte qu'avec une dose plus ou moins importante d'inappropriation (prenant le plus souvent la forme de l'essentialisation) dont les témoignages foisonnent.

De Gaulle, libéral de raison, demeure un catholique sinon un monarchiste par la sensibilité. Sa base philosophique, aussi bien humaine que politique ou artistique, remonte au classicisme européen. Ayant évolué sur le tard pour les raisons qu'on a décrites, il n'a jamais remis en question sa formation initiale reçue dans son enfance et qu'il suivit exclusivement jusqu'à l'extrême limite de ses intérêts personnels dans milieu des années 1920, alors qu'il ne concevait encore sa carrière qu'en termes strictement militaires, suivait le maréchal Pétain, et se rangeait sans trop s'en cacher derrière L'Action Française. Et quoique cette première strate de sa formation, déterminante, fût ensuite dissimulée par une seconde au moment de passer à la postérité, si Charles de Gaulle apprit à parler le langage de la modernité aux yeux du monde, les difficultés constantes qu'il éprouva à opérer une synthèse entre modernité et classicisme montrent clairement que le premier élément fit souche sur le second plus qu'il ne le remplaça. Au cœur de ces difficultés, sa vision du judaïsme met en lumière le fonctionnement du personnage bien avant cette série d'échecs qui mettra finalement un terme au gaullisme à la fin des années 1960, alors qu'il s'agira de dissiper l'étrange sfumato politique que les événements avaient jusqu'alors autorisé.

C'est là, du moins, la conclusion que peut offrir un tel travail, mené jusqu'à ce terme sans illusions sur la qualité réelle de son exécution mais dont on espère que pour prix des efforts consentis, il aura au moins pu produire quelques lumières nouvelles. Certaines trouvailles, comme les annonces passées par Charles de Gaulle dans le quotidien maurrassien au commencement des années 1920, ou la révélation de l'épisode de la composition de Saint-Cyr qui toucha le professeur Henri de Gaulle, son père, deux décennies plus tôt, de même que l'utilisation de plusieurs fonds d'archives inusités ou l'utilisation exhaustive des périodiques d'époque, plaident dans ce sens. Les conclusions paraîtront peut-être audacieuses à certains et en convaincront d'autres. Puissent-elles pourtant attirer l'attention de chercheurs qualifiés sur la nécessité d'ouvrir de nouveaux chantiers, afin que cette haute figure politique et humaine ne perde pas la place centrale qu'elle mérite d'occuper dans notre mémoire et notre histoire collectives. Son ambition aura été réalisée. Le dernier mot sera laissé à Charles de Gaulle qui l'avait proféré avec une émotion palpable alors qu'il regagnait son bureau de l'Élysée, après que son dernier communiqué, anticipant sa démission, eut été enregistré par un matin d'avril 1969 : « Comme sortie, ça pourra aller... »⁷⁰⁵

⁷⁰⁵ Jean Mauriac, *Mort du général de Gaulle*, *op. cit.*, p. 28.